La conjuration des imbéciles

Encore une entorse à l'actualité ! Encore une incursion intemporelle dans la… littérature. Encore… Et pourquoi cette récidive dans l'incartade ? Pourquoi cette désertion du combat de la Mouche contre le Titan, ce conte politique moderne inédit qu'il faudra bien que quelqu'un écrive un jour !

Peut-être une façon de se désincarcérer justement de ce quotidien anxiogène et difficilement lisible qui prend des allures de récit kafkaïen ? Bon…

C'est un vice doux et inavoué chez les écrivains que de vouloir marcher vers la lumière et même de rêver en catimini d'en devenir, si possible, une. Beaucoup d'appelés et peu d'élus. Parmi les premiers, c'est-à-dire ceux qui demeurent maintenus dans l'obscurité, quelques-uns doivent espérer un avenir… posthume. Excusez l'oxymore !

Génies incompris de leurs contemporains, qu'ont-ils d'autre à faire que d'attendre que le temps qui périclite finisse par travailler pour eux, et qu'un jour peut-être, l'humanité reconnaissante viendra toute confite se recueillir sur la stèle de leur talent.

Il y eut des artistes, des écrivains, des musiciens – Modigliani, Verlaine, Mozart, etc. – qui crevèrent la dalle de leur vivant, et qui une fois morts, connurent la gloire.

Et il y eut aussi John Kennedy Toole. Il faut bien retenir ce nom...

En 1981, le prix Pulitzer, le plus prestigieux des prix littéraires américains, a été décerné à cet auteur pour son roman *A Confederacy of Dunces*, traduit en français sous le titre de *La Conjuration des imbéciles*. Le lauréat ne put assister à la cérémonie. Il s'était suicidé 12 ans plus tôt, en 1969, à l'âge de 32 ans.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

Même son suicide fut d'une certaine manière sophistiqué. Relier l'habitacle de sa voiture au pot d'échappement requiert un certain savoir-faire.

Il est quand même inouï que l'auteur de ce roman découvert dans des circonstances que je narrerai plus loin, se soit suicidé de dépit d'être un écrivain raté. Il chercha pendant longtemps un éditeur, introuvable, essuya refus et humiliations à n'en plus pouvoir. Et après sa mort, il rencontra la reconnaissance : plus d'un million et demi d'exemplaires vendus et son roman fut traduit dans dix-huit langues !

Convaincu qu'il resterait incompris, il avait accolé cette citation de Jonathan Swift en exergue de *La Conjuration des imbéciles* : «Quand un vrai génie apparaît en ce bas monde, on peut le reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligués contre lui.»

La lecture du roman achevée, on comprend mieux le sens de cette citation appliquée à l'auteur. C'est l'écrivain Walker Percy (1916-1990), par ailleurs professeur d'université, qui a eu l'inattendu privilège de découvrir l'œuvre et l'auteur. Il raconte ces circonstances dans la préface qu'il a consacrée à *La Conjuration des imbéciles*. En 1976, Walker Percy enseignait à l'Université de Loyola à La Nouvelle Orléans où il donnait des cours d'écriture. C'est dire qu'il était habitué à recevoir des coups de fil de nombreux solliciteurs. Untel commandait une inscription, tel autre lui soumettait un chapitre de roman, c'était sa routine.

Un jour, raconte-t-il, une femme l'appelle au téléphone. Elle n'appartenait à aucune catégorie des solliciteurs habituels. Qu'avait-elle alors à proposer ? Son fils, mort 7 ans plus tôt, avait laissé un gros roman qu'elle souhaitait lui soumettre. Percy lui demanda en quoi pensa-t-elle que cela pouvait l'intéresser. «Exceptionnel», répondit la mère. Rodé à éluder les requêtes importunes, Percy dut cette fois faire face à l'opiniâtreté d'une mère convaincue du génie de son fils.

En dépit des refus Toole était persuadé de son vivant d'avoir écrit un chef-d'œuvre. De guerre lasse, Walker Percy finit par accepter de parcourir le manuscrit.

A peine en eut-il commencé la lecture, avoua-t-il par la suite, qu'il sentit un titillement d'intérêt. Puis une excitation, et enfin l'incrédulité expectorée par ce cri du cœur : «Il n'était pas possible que ce soit aussi bon !»

Personne mieux que Walker Percy ne peut décrire Ignatus Reilly, le personnage de *La Conjuration des imbéciles*, un étudiant en littérature médiévale, érudit et paranoïaque, une synthèse d'«Oliver Hardy délirant, Don Quichotte adipeux, Saint Thomas d'Aquin pervers».

Cet homme composite en qui se bousculent les caractères les plus baroques est «en violente révolte contre le monde moderne tout entier», et singulièrement contre les archétypes et les totems de l'Amérique des années 1960. Il n'épargne personne ni rien.

Dans sa détestation universelle et égalitaire, il conjugue le rocker qui braille et l'activiste anarchiste qui ne soigne même pas sa névrose, le vendeur transparent de hot-dogs et le flic véreux ou pas, le vieux fondamentaliste de Jésus et la voisine acariâtre.

«Allongé dans sa chemise de nuit de flanelle rayée, dans un taudis de Constantinople Street à la Nouvelle Orléans, entre de gigantesques accès de flatulences et d'éructations, il couvre d'invectives des douzaines de cahiers.»

Pour donner une idée plus précise du retentissement de l'ordre spatial et temporel sur son anatomie, il précise qu'en réaction à l'absence

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

«d'une géométrie et d'une théologie approprées à notre monde moderne» sa valve pylorique se bloque.

Avec une délectation narrative tourmentée, Toole nous plonge dans le folklore de la Nouvelle-Orléans, sautillant du glauque au cocasse avec un entrain magnétique qui exerce sur nous autres lecteurs la fascination du gouffre.

Son cynisme tranquille et même bienveillant octroie une sorte de surabondance philosophique au néant d'une révolte contre les modes et les genres de la vie moderne : Freud, homosexuels, hétérosexuels, protestants et le reste.

Ignatus, en hypocondriaque autocentré et odieux, misonéiste (hostile au changement) et réactionnaire, déteste son époque, et nous la fait détester.

Le génie de ce roman dont les spécialistes comparent la structure à celle de Consolation de Philosophie de Boèce (470 -524), est de porter une vision.

Une vraie. C'est un ancêtre onctueux de la littérature minimaliste et chétive de la désillusion postmoderne d'aujourd'hui.

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Au pays de l'apartheid musical !

Par Hakim Laâlam

Hollande à Bouteflika : «L'Algérie peut compter sur la France !» Et je suppose qu'en retour, la France peut compter sur nos derniers…

… sous !

C'est une erreur de croire que la musique peut automatiquement mener aux hautes fonctions de l'Etat. Une grossière erreur. Il faut savoir que la promotion musicale en Algérie obéit à des règles très strictes. Ce n'est pas le moulin ici ! N'importe quel instrument de musique ne peut pas te faire emprunter allègrement l'ascenseur social et politique. Eh oui ! Sinon, ça serait trop facile. Tout le monde irait s'acheter une guitare, squatterait une portion de trottoir et revendiquerait, au bout d'une heure de chant et de partitions massacrées, la victoire aux sénatoriales, ou pis, le poste de Premier ministre dans le futur gouvernement remanié. Que nenni ! Il y a instrument et instrument dans la hiérarchie de l' A.M.P, «l'Assomption Musicale vers le Palais». Et la guitare ne me semble pas à première vue l'outil idéal pour gravir les échelons. C'est comme si tu voulais affronter le versant nord de l'Annapurna avec des ballerines de danseur et un tutu ! Non ! Il faut être équipé du bon instrument. Il existe ! Comme le Saint Graal, cet instrument existe. Saâdani l'a trouvé, il y a fort longtemps. Le mérite lui revient d'ailleurs de s'être élevé tout en élevant au rang de monument national son instrument de prédilection, la derbouka. Allez ! Je te pose la question à toi, le quidam. Depuis que l'alpiniste politique Saâdani a battu tous les records de grimpette, faisant passer Maurice Herzog pour un amateur, ose me dire que tu vois, que tu regardes toujours de la même manière une derbouka ? Comme un objet banal. Non, bien sûr ! Cet instrument est devenu culte, voire mythique. Depuis quelques années, tu l'auras toi aussi remarqué, aux mariages, aux fêtes, ou juste aux concerts, les spectateurs et les invités n'ont plus d'yeux que pour le percussionniste. Ils savent grâce à l'expérience de Si Ammar que celui qui tient la derbouka peut un jour tenir le pays. Et le guitariste ? Rien ! Walou ! C'est comme si cet instrument avait été touché, frappé, foudroyé par une malédiction terrible. La guitare, ce n'est franchement pas dans les cordes du Palais. Va savoir pourquoi. Tu auras beau faire tout le boucan du diable avec une Fender Stratocaster, les portes du Palais te resteront fermées à la figure. Par contre, comme par enchantement s'ouvriront devant toi celles du… commissariat le plus proche ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.